
“Cahiers staëliens”, nouvelle série, 68

Michel Arrous



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/22751>

DOI : 10.4000/studifrancesi.22751

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2020

Pagination : 180-182

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michel Arrous, « “Cahiers staëliens”, nouvelle série, 68 », *Studi Francesi* [En ligne], 190 (LXIV | I) | 2020, mis en ligne le 01 mai 2020, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/22751> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.22751>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

“Cahiers staëliens”, nouvelle série, 68

Michel Arrous

RÉFÉRENCE

“Cahiers staëliens”, nouvelle série, 68, 2018, 295 pp.

- 1 La première partie de cette livraison regroupe neuf études sur la complexe relation que Germaine de Staël et plus largement le groupe de Coppet entretenirent avec l'Angleterre. Grâce à Catherine DUBEAU qui a examiné le manuscrit non autographe du “*Voyage d'Angleterre*” (1776) de Suzanne Necker (pp. 15-71) dont on ne connaissait que quelques fragments, on dispose désormais d'une transcription complète de ses 78 pages. Les Necker, accompagnés de leur fille et de deux amis, dont Suard, auraient-ils fait un voyage de plaisir, par exemple pour profiter d'un cycle shakespearien organisé par Garrick, pour visiter le pays à l'aube de la révolution industrielle, ou bien pour rechercher quelques appuis politiques? Le mystère demeure. C'est sur les ambiguïtés du discours staëlien sur l'Angleterre, voire ses contradictions relevées dans *De la Littérature* et *Corinne* que revient Shelly CHARLES, afin de les situer dans le «dialogue critique» de G. de Staël avec la tradition romanesque anglaise, de Richardson – notamment pour l' *Histoire de sir Charles Grandison* que Kant avait jugée «sublime» –, à Miss Edgeworth («*Beautés originales*» et «*combinaisons nouvelles*»: “*Corinne*” et le roman anglais du tournant du siècle, pp. 73-90). L'analogie entre Charles Grandison, «le meilleur des hommes», et Oswald Nelvil est d'autant plus sensible que Mme de Staël a procédé à une véritable réécriture du roman de Richardson, si bien que se profile derrière *Corinne* ou l'Italie une virtuelle *Corinne* ou l'Angleterre. À l'architexte grandisonien, il faut ajouter les romans de Godwin (*Caleb William*, 1794), de Frances Burney (*Cecilia*, 1782), ceux de Mary Hays (*Memoirs of Emma Courtney*, 1796) et de Maria Edgeworth (*Belinda*, 1801, *Leonora*, 1806) qui constituent un riche intertexte avec lequel a dialogué l'auteur de *Corinne*. Stacie Allan aborde un autre aspect de cette quasi innutrition (*Réfractions intertextuelles: Germaine de Staël, Claire de Duras, et la poésie anglaise*, pp. 91-105). Les deux femmes

connaissent, apprécient et citent la poésie anglaise, sensibles qu’elles sont à l’expression de la mélancolie. On le voit dans *De la littérature* et dans *Édouard, Ourika, Olivier*, romans où est abordée la question de la société et de l’inclusion sociale. C’est à la médiatrice culturelle entre la France et l’Allemagne et entre l’Angleterre et l’Allemagne que s’intéresse Nicole POHL («*Eine Rezensentin zweier literarischer Nationen*»: *Mme de Staël, August Karl Böttiger and Henry Crabb Robinson in Weimar*, pp. 107-122), plus particulièrement aux entretiens de Mme de Staël à Weimar en 1803-1804, d’après ce que rapporte le journaliste et critique K.A. Böttiger. Pendant son séjour dans la «capitale littéraire» de l’Allemagne, outre les notabilités bien connues, elle rencontre Henry Crabb Robinson (1775-1867) qui fut pour elle un double médiateur entre la France et l’Allemagne, mais aussi entre l’Angleterre et l’Allemagne. Le rôle de Böttiger et de Robinson dans l’initiation de Mme de Staël à la philosophie et la littérature allemandes est précisé et l’ancienne étude de J.-M. Carré complétée. Après Weimar, Londres, mais en 1813, quand Mme de Staël voulait relancer sa carrière (*Madame de Staël’s literary career in England through the lens of periodical editing: Staël’s politics of affect*, pp. 123-136). Éloïse FORESTIER analyse les relations de l’auteur de *De l’Allemagne* avec les éditeurs et rédacteurs en chef des «magazines» bien connus qui ont influé sur sa carrière: John Murray, patron de la *Quarterly Review* et éditeur de *De l’Allemagne* en 1813, l’opportuniste J.-G. Peltier qui donna une édition de *Corinne* en 1807 et contribua à celle des *Réflexions sur le suicide*, et le fameux Henry Colburn, «*prince of puffers*». Bien qu’elle ait admiré l’Angleterre – mais, comme l’a dit J. Mackintosh, elle n’aurait pas supporté d’y vivre –, son séjour de 1812-1813 la déçut tant fut grand l’écart entre l’idée qu’elle avait du pays et la réalité locale frappée d’une monotonie qu’elle déplore dans une lettre à A.W. Schlegel. Ce sont les limites de son admiration que précise Laetitia SAINTES dans *Le Groupe de Coppet et l’expérience anglaise: des limites d’un idéal. De l’Angleterre dans les correspondances de Germaine de Staël et de Benjamin Constant, de l’Empire à la Restauration* (pp. 137-151): pour elle comme pour lui, non sans arrières pensées tournées vers la France, l’Angleterre c’est la matrice première de la pensée politique, un idéal dont ils peuvent vérifier la validité. Ils ont exalté le modèle britannique – «la sécurité, la liberté et les lumières» dit Mme de Staël à Schlegel –, et l’ont utilisé à des fins polémiques. Bien que reçue triomphalement, Mme de Staël sera vite déçue, comme Benjamin Constant, par la sociabilité d’un pays où elle s’ennuiera. Même si les principes politiques et les modalités du débat firent constamment l’objet de leur admiration, ils eurent tous deux le sentiment que la supériorité anglaise était toute relative. Ce sont d’ailleurs les aspects politiques de cette réception que le constitutionnaliste Tanguy PASQUIET-BRIAND examine d’une manière plus approfondie dans *La Constitution anglaise, miroir de l’œuvre politique de Benjamin Constant* (pp. 153-169): la constitution anglaise est devenue un mythe libéral forgé par Germaine de Staël et Benjamin Constant. S’ils admirent le génie institutionnel anglais, on constate que le modèle du gouvernement représentatif proposé par Constant prend ses distances avec le modèle anglais dont il a analysé les évolutions jusqu’en 1818. Co-éditeur de ses *Œuvres économiques complètes*, Pascal BRIDEL évoque cet autre adulateur de la constitution anglaise que fut Sismondi, dans une synthèse des relations compliquées que l’admirateur et disciple d’Adam Smith eut avec l’Angleterre (*Quelques aspects de la love-hate relationship de Sismondi avec les économistes anglais*, pp. 171-186). L’auteur des *Nouveaux Principes d’économie politique* (1819) dialogue et dispute avec Ricardo, Malthus et Say dans la célèbre «querelle des débouchés», en ennemi affirmé des industrialistes (produire toujours plus et toujours plus vite). On ne quitte pas l’arrière-plan britannique avec, en 1825, la parution des *Lettres sur*

l'Angleterre du libéral anglophile que fut le fils aîné de Mme de Staël. Julien LANDEL jette quelques *Regards sur la correspondance anglaise d'Auguste de Staël* (pp. 187-201). Au cours de ses séjours en Angleterre (1813, 1817, 1822, 1824, 1826), Auguste tissa un véritable réseau de correspondants ayant les mêmes préoccupations religieuses et politiques, le plus important étant celui constitué autour de Z. Macaulay, le célèbre anti-esclavagiste, membre de la Société Biblique et fervent «supporter» du Réveil protestant.

- 2 Dans les *Varia*, cinq études où la biographie ne perd pas ses droits. Stefan KNÖDLER et Michel KERAUTRET publient pour la première fois, en les annotant et les commentant, *Cinq lettres inédites d'August Wilhelm Schlegel sur la mort d'Albert de Staël* (pp. 205-232). Dans ces missives circonstanciées adressées du 18 au 22 juillet 1813 à Germaine, à son fils Auguste et au marquis de Maisonfort alors en Angleterre, Schlegel, fort affecté, les informe de la mort tragique du fils cadet de Mme de Staël, et son ancien élève, tué près de Rostock, dans un duel avec un officier prussien, à la suite d'une querelle de jeu. Dès ses premiers écrits, l'auteur des *Lettres sur Rousseau* et de *De l'Influence des passions* eut le souci de s'assurer d'une bonne réception de l'idée et du sentiment. Margaux MORIN suit l'auteur dans sa volonté de comprendre et de se comprendre, et surtout dans son souci de transparence pour aller vers autrui («*Animer du même souffle de vie un instrument différent: réussir le passage*, pp. 233-246). La question de la communication empêchée revient dans la préface de *Delphine*, et surtout dans *De l'Allemagne*, et même avant dans l'article «De l'esprit des traductions». Suit une enquête bien menée, celle de Cyrielle PESCHET (*L'attribution polémique des “Lettres de Nanine à Sinphal” (1818-2018)*, pp. 247-262). L'attribution de ce roman épistolaire à Mme de Staël fut mise en doute dès sa parution et Auguste de Staël s'employa à la disqualifier, alors que Bohaire, son éditeur, qui avait présenté l'ouvrage comme la première production du génie staëlien, la soutenait. Comme la polémique se doubla d'un débat littéraire sans conclusion, l'affaire reste à suivre! La nouvelle édition de l'opus de 1813 (Champion, 2017) suscitera de nouvelles recherches et interprétations, notamment en ce qui concerne la philosophie allemande, surtout la doctrine de Kant (on se rappelle l'interrogation: «Pourquoi donc les phrases de Kant sont-elles intraduisibles?»). C'est ce que suggère Trevor SANDERS (*De Staël's post-revolutionary self: resituating the chapters on philosophy in “De l'Allemagne”*, pp. 263-276). On sait que la compréhension que la baronne de Staël-Holstein a pu avoir de l'ontologie kantienne est passée par la médiation de Ch. de Villers, Degérando, H.C. Robinson et les frères Schlegel, médiation fort discutée dont il est proposé une relecture à partir de l'interprétation de P. Macherey qui explique comment Mme de Staël a pu faire de Kant «davantage même qu'un philosophe éclectique, le doctrinaire par excellence de l'éclectisme». Et de l'Italie, qu'en est-il? Apolline STREQUE retrace les *Évolutions et révolutions de la représentation de l'Italie dans la correspondance de Germaine de Staël (1805-1815)* (pp. 277-291). À partir d'une comparaison entre les voyages de 1804-1805 et 1815-1816, uniquement dans les lettres envoyées d'Italie, objet d'étude social, politique et moral «dont Staël tente de définir l'identité nationale», on voit qu'en dépit de nombreux reproches l'intérêt n'a pas faibli, même si l'enthousiasme a disparu. Quoiqu'elle soit par certains de ses aspects figée dans le passé, l'Italie est pour elle une nation en devenir, une «unité» menacée par les changements politiques, et plus encore une occasion de penser la France d'après 1815.
- 3 Voilà donc un bel ensemble de relectures des rapports de Staël et du Groupe de Coppet avec l'Angleterre, cette monarchie modérée qui aurait pu être un modèle pour la France révolutionnée, et aussi avec l'Allemagne, «patrie de la pensée».